

Fukushima : dix ans après

Daisuke Miyazaki

Number 332, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96820ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

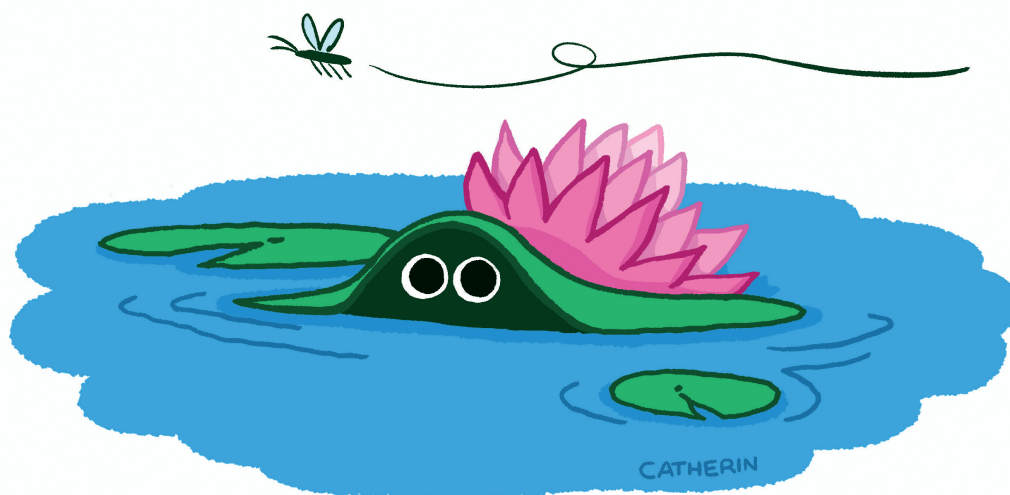
0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Miyazaki, D. (2021). Review of [Fukushima : dix ans après]. *Liberté*, (332), 77–78.



Fukushima : dix ans après

Daisuke Miyazaki

Le Japon, petite nation insulaire, est exposé quotidiennement à des événements naturels intenses, que ses habitants subissent comme si c'était une fatalité. « Il arrivera bien ce qui doit arriver », se dit-on. « Avec le temps, on oublie. » En raison de leur caractère passif, les Japonais ont pris l'habitude d'énoncer des formules creuses, telles que « peu importe » et « ça va passer ».

En cas de conflit international, les mêmes phrases ressortent constamment : « Il y a sûrement un moyen », ou encore « L'Amérique nous viendra probablement en aide ». Lorsque la guerre de Corée éclate en 1950, les États-Unis, les yeux rivés sur l'URSS, profitent plutôt de l'occasion pour fournir au Japon la technologie de l'énergie nucléaire; la stratégie, ici, est d'armer le pays afin qu'il agisse comme rempart face à l'Asie de l'Est, alors communiste. C'est dans l'année suivant la crise des missiles à Cuba que la première centrale nucléaire du Japon voit le jour, en 1963, dans un village à dix kilomètres au sud de Fukushima.

Ces dernières années, les États-Unis semblent avoir évolué vers un certain « isolationnisme ». Il s'agissait alors pour eux d'utiliser le Japon et Taiwan comme lignes de défense contre la Chine. Or, en 2011, au moment même où l'Amérique s'apprêtait enfin à quitter nos terres, la centrale de Fukushima a explosé. Force est d'admettre que le fatalisme japonais, selon lequel « les choses se régleront bien d'elles-mêmes », s'est avéré impuissant face à l'ampleur du désastre.



Dix ans se sont écoulés depuis le 11 mars 2011. Comment le cinéma japonais a-t-il dépeint la situation à Fukushima après la catastrophe nucléaire? Il est difficile pour moi d'établir clairement les grandes lignes des dix dernières années. J'ai d'ailleurs été envahi par un sentiment d'impuissance lorsque j'ai interviewé des personnes directement touchées par les événements. Aux questions « Comment Fukushima a-t-elle évolué ces dernières années? », « Que se passe-t-il maintenant? La centrale a-t-elle été fermée? Est-ce mieux? », les réponses obtenues étaient invariablement les mêmes : « Nous ne savons pas. » J'ai eu l'impression de mettre les pieds dans un monde fuyant, insaisissable.

Par une sorte de pudeur ou de souci éthique devant ce drame humain, je n'ai visionné que très peu de films sur Fukushima au fil des ans. Lors de festivals internationaux, j'employais des phrases tantôt moralisatrices, tantôt pessimistes pour répondre aux questions que l'on me posait inévitablement à ce sujet. « Malgré tout, on ne peut qu'aller de l'avant », disais-je souvent, formule fataliste somme toute peu compatible avec mes propres convictions. Au cours de la dernière décennie, cependant, bon nombre de cinéastes se sont laissé emporter par une vague « bien-pensante », gouvernés par de bonnes intentions, par un esprit d'aventure ou encore par mercantilisme pur. C'est pourquoi de nombreux films sur Fukushima laissent l'impression que les Japonais entretiennent un rapport arrogant à la réalité et en offrent dans leurs films un reflet distordu.

The Land of Hope (2012), de Sion Sono, était tout à fait terrible, tant sur le plan éthique que cinématographique. Sa seule qualité, à mon avis, est d'avoir été tourné sur place tout de suite après le tremblement de terre. Sono, qui disait à l'époque qu'il était de notre devoir de filmer Fukushima toute notre vie, n'en parle plus du tout aujourd'hui. Ryusuke Hamaguchi s'est aussi penché sur le cas de Fukushima, avec *The Sound of Waves* (2012), puis *Asako I & II* (2018). Mais il me semble que ses intentions stylistiques et sa méthode prennent le dessus sur toute préoccupation éthique. Chez Hamaguchi, Fukushima devient un simple outil, une manière d'asseoir son ambition de produire un cinéma séduisant à l'échelle internationale. Quant au *Shin Godzilla* (2016), d'Hideaki Anno, il s'agit d'un film impressionnant, mais ce n'est que l'aboutissement logique et absolu de l'imaginaire *otaku* japonais. Qui plus est, la conclusion du film, selon laquelle il suffirait de suivre un leader fort pour relancer le pays, est totalement absurde. Il n'y a qu'à voir comment le gouvernement japonais a géré l'après-Fukushima et la crise engendrée par la pandémie pour s'en convaincre. [NDLR : Dans la culture japonaise, on qualifie d'*otaku* les gens qui se consacrent essentiellement à des « activités d'intérieur », ce qui implique par la même occasion une forme de repli sur soi. L'équivalent occidental serait le terme *geek*, auquel on rattache ici aussi la franchise *Godzilla*.]

Plus réussi, le court métrage *Let's Go See the Nuclear Reactor*, de l'artiste contemporain Takashi Murakami, nous donne à voir un paysage à la fois réaliste et original, abordant ainsi la nature profonde de la relation qu'entretient le peuple japonais avec cette tragédie. Pour la plupart de mes concitoyens, Fukushima est un « lointain pays » qui ne les concerne pas – une idée que l'on consomme comme une sorte de condiment tragique, pour épicer une vie quotidienne qui manque d'excitation. Mon peuple ne parvient pas à traiter de front le problème de Fukushima. C'est ce que souligne le timbre ironique de la bande originale qui rythme le film de Murakami. Le fait que ce soit Murakami, un artiste contemporain, qui ait signé le film le plus inspiré sur le sujet témoigne d'ailleurs du retard pris par les cinéastes japonais par rapport aux autres artistes quand vient le temps de traiter de leur époque.

En 2015, des artistes contemporains ont ainsi créé une exposition autour de la thématique « un monde après la fin de la contamination radioactive », intitulée *Don't Follow the Wind*. Celle-ci est toujours en cours et se tient dans la zone d'exclusion inaccessible de Fukushima. En raison de sa localisation, l'exposition ne peut être visitée in situ. On la découvre donc à distance. Elle montre un futur imaginaire, dans lequel la radioactivité aurait « peut-être » disparu. Aucune œuvre cinématographique n'a su exprimer avec une telle justesse la nature incertaine de l'avenir de Fukushima. La série de documentaires créée par Haruka Komori et Natsumi Seo traite, de manière sincère et dans une approche classique, du fait d'habiter dans la zone sinistrée. Mais le travail de ces

deux artistes, encore une fois, est plus proche de l'art contemporain que du cinéma.

À terme, il faudra d'ailleurs apprendre à désigner ce lieu autrement que par l'expression « zone sinistrée ». Les conditions de vie des gens de la classe moyenne inférieure, celles des minorités, tout comme celles à Fukushima et dans sa « zone sinistrée », ont toujours été appréhendées par le capitalisme occidental et sa bourgeoisie comme une forme de divertissement ; de nombreux cinéastes japonais se sont fait un plaisir de créer un cinéma taillé sur mesure pour répondre à de telles attentes. On ne semble plus espérer des cinéastes et des artistes qu'ils abordent la question selon une approche qui combinerait éthique et réalisme, et les démarches qui relevaient autrefois de l'avant-garde se sont peu à peu transformées, sans que l'on s'en aperçoive, en un mouvement conservateur dont l'influence est nuisible. Par conséquent, c'est toute l'industrie cinématographique japonaise qui ressemble aujourd'hui au système défectueux de la centrale nucléaire de Fukushima.

✱

Au cours des dix dernières années, la plupart des Japonais, encouragés en ce sens par leur propre gouvernement, n'ont pas été en mesure d'aborder sérieusement le sujet de Fukushima. Encore moins d'y faire face. Non pas parce qu'ils en étaient incapables, mais tout simplement parce qu'il était plus facile de ne pas s'en soucier, de fermer les yeux et de l'éviter. Une fois de plus, les Japonais se sont dit : « Quelqu'un d'autre fera bien quelque chose pour résoudre le problème. » Les gens indignés, comme moi, qui auraient pu s'exprimer mais ne l'ont pas fait, sont d'ailleurs coupables au même titre que les autres. Dix ans plus tard, avec le recul et à travers le prisme de la pandémie, Fukushima n'est plus qu'un énième exemple du piège que représente le système capitaliste moderne.

Aujourd'hui encore, le réacteur de la centrale nucléaire de Fukushima Daiichi reste tel qu'il était peu après l'explosion. C'est un corps fondu, uniquement protégé par une palissade et un écriteau sur lequel est inscrit « défense d'entrer ». Aucun plan de relance ou de reconstruction n'est en place pour l'instant. Il n'y a pas d'avenir pour Fukushima.

Chaque jour, les conséquences invisibles de la catastrophe de Fukushima continuent de se répandre à travers le Japon et dans le monde entier sous la forme d'averses radioactives. Il n'existe aucun moyen efficace de s'en protéger. Récemment, le gouvernement japonais a accepté que l'eau contaminée soit rejetée dans l'océan et le gouvernement canadien a déclaré qu'il prendrait en charge les déchets radioactifs du Japon. Mais s'agit-il réellement d'une solution viable à long terme ? C'est une question qui demeure sans réponse. Si cela reste le seul chemin à emprunter, alors les Japonais diront encore : « Il adviendra bien quelque chose. » J'aurais pour ma part préféré que l'humanité retienne une leçon de cette tragédie. L